



KATE KAE MYERS

PLUS QU'UNE VIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

Jack et sa sœur jumelle Jocelyn ont grandi dans des foyers où ils ont été très malheureux. Des années plus tard, la mort brutale et mystérieuse de Jack dévaste sa sœur. Bientôt, elle reçoit des messages codés de lui. Persuadée qu'il est toujours en vie, elle contacte leur ami Noah, qui va l'aider dans ses recherches. Très vite, ils se rendent compte qu'ils ne sont pas les seuls à chercher Jack. Un homme dangereux et effrayant suit leur piste. Jack est-il encore vivant ? Pourquoi se cache-t-il ?

PLUS QU'UNE VIE

KATE KAE MYERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR JEAN ESCH



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE COMMENCEMENT

La vie est une succession de souffles légers. Et en un seul souffle, tout peut changer.

Inspiration.

Finir les céréales avec mon frère Jack. Quitter la maison en courant.

Expiration.

Plaisanter pendant qu'on faisait la vaisselle. Tirer un coup de feu.

Inspiration.

Prendre des notes sans intérêt en cours d'histoire. Le proviseur qui vient me chercher en classe. Apprendre la nouvelle au sujet de mon frère.

Expiration.

Tout ça en un souffle léger.

Le parking de l'IUT de Troy fut envahi d'élèves qui se précipitaient vers leurs voitures. Ils voulaient être les premiers à sortir, mais surtout, ils voulaient devancer les bus. En ce

vendredi précédant les vacances de printemps, il flottait dans l'air une atmosphère de mise en liberté conditionnelle. Heureusement pour moi, j'avais quitté le bureau du fournisseur quelques minutes plus tôt et, par conséquent, il n'y avait que trois voitures devant ma petite Civic cabossée. Je roulais au pas, avide de liberté comme tous les autres. Peut-être plus.

Mon portable bourdonna, je jetai un coup d'œil au texto. C'était Brooke, qui voulait savoir si je participais à la sortie camping. Six ados qui faisaient griller des hot-dogs et de la guimauve. En se racontant des histoires de fantômes. Ou essayant de se faire rire. Pourrais-je rire de nouveau, un jour ? Je ne le pensais pas.

Si Jack avait toujours été de ce monde, on y serait allés tous les deux. Mais trois semaines plus tôt, mon frère jumeau avait péri dans un accident de voiture. Partout, où que j'aille, la douleur de sa disparition m'accompagnait. Elle m'épuisait, comme un sac à dos qui rythmait mon chagrin en cognant contre mon âme à chaque pas.

Je n'avais pas vraiment envie d'aller camper, mais la perspective de passer tout le week-end avec ma famille d'accueil me déprimait. Pire encore, je savais que le souvenir de la présence de Jack dans cette maison provoquerait un incessant murmure de deuil.

La voiture de devant s'engagea dans la rue et je franchis le stop à sa suite. Dix minutes plus tard, je me garai dans l'allée de la grande maison d'un étage où mon frère et moi avions vécu ces trois dernières années. En entrant, j'entendis

les échos d'une émission culinaire à la télé et les gamins qui chahutaient avec le chien. Ça sentait les brownies aux flocons d'avoine. Les préférés de Jack.

– C'est toi, Jocelyn ? lança ma mère adoptive dans la cuisine.

Avant que je puisse répondre, Marilyn apparut dans l'encadrement de la porte, une main protégée par une manique, l'autre tenant une spatule. Elle souffla sur la frange qui tombait devant ses yeux.

– Alors, tu as décidé si tu partais camper ou pas ?

– Oui, je crois que je vais y aller.

– Parfait.

La sonnerie du minuteur la rappela en cuisine. Par-dessus son épaule, elle ajouta :

– Tu as reçu une lettre. Elle est dans ta chambre.

J'ouvris le placard du couloir, attrapai un sac de couchage et montai. Dans ma chambre, je laissai tomber le duvet par terre. Mon esprit était accaparé par cette sortie camping : que devais-je emporter, comment m'habiller, quels sujets éviter ? Je remarquai la lettre. Encore des paperasses de l'IUT, sans doute.

Je pris l'enveloppe et la regardai fixement, la bouche entrouverte par un hoquet de surprise. Un frisson me parcourut de la tête aux pieds : l'onde de choc qui suit un tremblement de terre.

C'était une lettre de Jack.

1

MARATHON

En demeurant le plus possible dans la pénombre des immeubles, je courais sur le trottoir. Les semelles de mes chaussures qui claquaient sur le bitume mouillé martelaient une psalmodie désespérée : *Arriver jusqu'à lui... arriver jusqu'à lui...* Des voitures vrombissaient au loin. Je me faufilai dans des petites rues et franchis des passerelles découvertes ; j'étais essoufflée en débouchant dans Arsenal Street qui conduisait à la grande place de Watertown. Des spirales de pluie semblaient prisonnières dans les halos des lampadaires. Elles me rappelèrent *La Nuit étoilée* de Van Gogh, le tableau préféré de mon frère Jack. En d'autres circonstances, j'aurais apprécié la beauté abstraite de cette scène, mais à cet instant, je ne pensais qu'une seule chose : *C'est beaucoup trop éclairé par ici.*

J'étais trempée jusqu'aux os. Clignant des yeux pour chasser le brouillard du mascara dégoulinant, j'augmentai mon allure. L'enseigne d'une banque indiquait l'heure : 22:07. J'étais à trois heures du refuge de la maison et j'avais encore plus peur que le jour où j'avais quitté cette ville dans le nord

de l'État de New York, il y avait presque cinq ans de cela. La pluie plaquait mon T-shirt contre mon corps et me cinglait le visage, mais j'avais l'esprit ailleurs. Le bruit de fond de l'angoisse étouffait toute douleur.

Deux voitures arrivaient en sens inverse ; leurs phares fouillaient la nuit comme des projecteurs. Je reculai dans la pénombre, le cœur battant, les poumons en feu. Quand elles furent passées, je traversai à toute vitesse la large artère. J'arrivai sur la place et passai devant la grande fontaine, sans ralentir. Les jets d'eau produisaient un sifflement sous la pluie. Je contournai les grands bâtiments de brique qui faisaient face à l'esplanade et me sentis moins vulnérable dans l'ombre profonde de leurs façades. Quelques secondes plus tard, je m'engouffrai dans une ruelle, puis traversai le parking désert d'une banque. Plus que deux pâtés de maisons ! Pendant que je courais, une seule question, pressante, tournait en boucle dans ma tête : sera-t-il encore là ?

Noah Collier était un garçon d'habitudes, et je savais que j'avais une chance de le trouver. Une minute plus tard, en tournant au coin d'une rue, j'aperçus mon objectif : un parking mal éclairé. Je le balayai du regard et le soulagement m'envahit quand je vis sa Jeep Cherokee noire.

J'observai le bâtiment de pierre grise. Noah était toujours à l'intérieur *a priori*, en train de s'entraîner dans sa salle d'arts martiaux, mais pas question d'entrer comme ça pour essayer de le trouver. Je devais attendre. Combien de temps ? Je n'allais quand même pas rester là et servir de cible à la personne qui me suivait. Alors, je me précipitai vers la Jeep

en repoussant les mèches de cheveux mouillées qui me tombaient dans les yeux. Je tirai sur la poignée. La portière était verrouillée. Je repensai à la nuit précédente, quand j'avais espionné Noah. Il avait sorti plusieurs caisses de l'arrière de la Jeep. Je soulevai le hayon.

Après avoir repoussé un carton de bouteilles d'eau, je grimpai à bord du véhicule. Pas facile. Avec mon mètre quatre-vingt-deux, j'étais grande pour une fille. Je refermai le hayon et me recroquevillai sur le plancher, puis je restai allongée dans l'obscurité, essayant de reprendre mon souffle en écoutant la pluie qui martelait le toit. C'était peut-être mieux ainsi, pensais-je, car il ne serait certainement pas très content de me trouver assise sur le siège du passager.

Si j'étais soulagée d'être à l'abri, l'idée qu'un individu me traquait raviva mon angoisse quand je pris conscience de ma position vulnérable. Blottie à l'arrière d'un 4x4, sans arme et quasiment incapable de bouger, je ne pouvais pas me défendre. Je tendis l'oreille pour tenter de percevoir un bruit de pas, malgré le vacarme de l'averse. Si quelqu'un m'avait réellement suivie, il allait rattraper dans une poignée de secondes. L'adrénaline déferla de nouveau et j'envisageai sérieusement de risquer un coup d'œil par la fenêtre. Mais je me retins et, après deux ou trois minutes, je me dis que je m'étais peut-être laissé emporter par mon imagination.

Maintenant que je ne pouvais plus bouger, mon corps commença à refroidir et, très vite, je me mis à grelotter. Je me surpris à attendre Noah avec impatience. Même si, évidemment, je ne savais pas trop comment il réagirait ; d'autant

qu'il ne me laisserait pas beaucoup de temps pour m'expliquer. Parcourue de frissons, j'essayai de trouver une position confortable. Mes pensées formaient une masse confuse et brumeuse. Comment tout cela était-il arrivé ?

À aucun moment durant la journée passée à espionner Noah, je n'avais envisagé de me confier à lui. Mais il y a moins d'une heure, on m'avait volé ma voiture sur le parking d'un cybercafé. À l'intérieur se trouvait presque tout ce que j'avais emporté en quittant la maison de mes parents adoptifs à Troy : mon argent, mes vêtements, mon téléphone portable et mon netbook. Il ne me restait plus, sur moi, que divers papiers d'identité, les clés de ma voiture disparue et l'enveloppe qui m'avait poussée à venir ici, au départ.

Plus perturbant encore, mon instinct m'affirmait que j'étais suivie. Cet instinct qui semblait aiguïser sa lame sur mes nerfs en me mettant en garde : l'individu qui avait volé ma voiture n'en resterait pas là. Réclamer l'aide de Noah était le seul plan qui me venait à l'esprit car il n'était pas question d'aller à la police.

Le bruit d'une serrure électronique que l'on débloque me fit sursauter ; je retins mon souffle. Était-il enfin là ? La portière du passager s'ouvrit et une lumière crue s'alluma au plafond. Les yeux plissés, je tentai de me faire encore plus petite. Et maintenant ? Je savais que Noah n'était pas du genre à réagir calmement en me découvrant cachée dans sa voiture, quoi que je puisse dire. Surgir de l'arrière de sa Jeep alors qu'il ne s'y attendait pas risquait de me valoir un coup de poing en plein visage, ou pire. Je décidai de ne pas bouger.

Il s'installa au volant et claqua la portière ; le plafonnier s'éteignit. Le moteur rugit et une chanson que je ne reconnus pas jaillit de la radio. La Jeep quitta sa place de stationnement. Une fois sortie du parking, elle accéléra. Des ombres défilaient derrière les vitres, semblables à des chauves-souris vaporeuses. Ma position dans cet espace exigü devenait encore plus inconfortable maintenant que nous roulions. Le coffre d'une Jeep n'est pas vraiment conçu pour accueillir des passagers et je commençai à avoir des fourmis dans les pieds ; il fallait que je bouge. Mais je n'osais pas me redresser, de peur que Noah aperçoive le haut de mon crâne dans le rétroviseur. J'essayai de changer de position, tant bien que mal. Quelques virages serrés m'obligèrent à m'accrocher. En outre, il faisait sacrément froid à l'arrière. S'il avait mis le chauffage, l'air chaud ne parvenait pas jusqu'à moi.

Le trajet dura une dizaine de minutes, mais il me parut beaucoup plus long. Me cacher à l'arrière d'une voiture appartenant à un garçon auquel je n'avais pas adressé la parole depuis presque cinq ans ne correspondait pas à mon idée du bien-être. Me reconnaîtrait-il, au moins ? J'avais beaucoup changé. En écoutant la pluie, la radio et le bruissement des essuie-glaces, je réfléchissais à ce que j'allais lui dire quand on se retrouverait face à face.

« Salut, Noah. Crois-le si tu veux, c'est moi, Jocelyn Harte. Je pense qu'il faut qu'on se parle. Je sais que ça remonte à loin et qu'on ne s'est pas quittés en très bons termes, étant donné que tu as promis de me tuer si tu me revoyais. Mais

on n'était que des gamins en ce temps-là, et tu ne pensais pas vraiment ce que tu disais, hein ? »

Oui, aucun doute, ça marcherait.

On quitta le centre de Watertown en suivant Woodward Hill Road qui longeait la Black River. J'aurais dû me sentir soulagée car j'étais désormais à l'abri de mon poursuivant. Au lieu de cela, je me sentais affreusement seule. Non, pas seule. Pire. Dépendante d'un garçon qui ignorait que je me cachais à l'arrière de sa voiture.

Finalement, la Jeep ralentit et tourna à gauche, après quelques minutes, elle pénétra dans une allée et s'arrêta en douceur. J'entendis la porte du garage se lever, et on avança de nouveau. Le bourdonnement de la pluie cessa brutalement et l'intérieur de la voiture fut inondé par la lumière blanche d'une ampoule nue qui pendait au plafond. La porte du garage se referma derrière nous. Noah coupa le moteur et la radio se tut. Plaquée contre l'arrière du siège, je ne bougeais pas un cil. J'analysais chaque bruit.

La portière du conducteur s'ouvrit. Noah descendit et la claqua derrière lui. Ses pas crissèrent sur le sol en béton granuleux. Je savais qu'il serait beaucoup plus malin d'attendre qu'il soit rentré chez lui pour l'aborder. Je n'oserais pas frapper à la porte de séparation entre le garage et la moitié de la maison qu'il occupait, mais je pourrais me faufiler au-dehors et sonner.

Il s'éloigna de la Jeep. Une porte s'ouvrit et se referma. Je respirais un peu mieux, même si mon cœur battait encore à tout rompre. Je me redressai à quatre pattes pour regarder

par la vitre. J'étais seule. Le hayon ne s'ouvrait pas de l'intérieur ; je dus escalader le siège avant pour sortir. Il y avait deux portes dans le garage. Une s'ouvrait sur l'intérieur de la maison, l'autre sur le jardin de derrière. C'était là que je devais aller, sans faire de bruit. Ayant espionné Noah, je savais que l'autre moitié de la maison était inoccupée. Au moins, cela supprimait le problème des voisins trop curieux.

À peine eus-je fait quelques pas qu'un léger crissement sur le béton me fit sursauter. En me retournant, je découvris la large carrure de Noah, juste avant qu'il se jette sur moi et me plaque contre la Jeep. Le choc déclencha une vive douleur dans ma nuque. Je poussai un cri. Il l'étouffa en me serrant le cou. Je me débattis, mais il avait des bras d'orang-outan. Mes poings ne l'atteignaient pas et il évitait sans peine mes coups de pied. Voyant que me battre ne servait à rien, je tentai désespérément de m'expliquer, mais ses mains serraient ma gorge de plus en plus fort et seuls quelques grognements s'échappèrent de mon corps qui manquait d'air. J'étais à sa merci.

Affolée, je plantai mes ongles dans ses mains. En vain. Je ne savais plus quoi faire, à part prononcer le nom qui me rendrait peut-être ma liberté. Les yeux fixés sur son visage déformé par la colère, je répétai deux mots importants, encore et encore. Aucun son ne sortait de ma gorge ; je devais ressembler à un poisson échoué sur le sable avec ma bouche qui s'ouvrait et se refermait, mais je continuai malgré tout. J'articulai ces deux mots, aussi distinctement que possible, en plongeant mon regard dans les yeux de fou de Noah.

Pourquoi ne comprenait-il pas ? J'étais à quelques centimètres de son visage ! Cet imbécile ne savait pas lire sur les lèvres ? Le sang battait à mes tempes, avec un bruit de ressac, mon visage me paraissait brûlant, enflé. Une brume légère se forma devant moi. Il allait me tuer !

Je laissai retomber mes mains et cessai de lutter. Je le dévisageai une dernière fois, dans un ultime effort avant de perdre connaissance. Je le suppliai du regard, sans résultat. Je n'avais jamais été très douée pour implorer les gens. En outre, pas facile de paraître vulnérable avec mon mètre quatre-vingt-deux, face à un gars qui mesurait à peine cinq centimètres de plus que moi.

L'étau qui me broyait la gorge se desserra enfin, juste assez pour me permettre d'aspirer quelques bouffées d'air. Il approcha son visage du mien.

– Tu as deux secondes pour t'expliquer.

J'ouvris la bouche, horrifiée de constater qu'aucun son n'en sortait. Ses doigts se refermèrent sur mon cou. Rassemblant mes dernières parcelles d'énergie, je parvins à croasser :

– Troisième *freak* !

Noah retira ses mains comme si j'étais de braises ardentes. Il recula, les yeux écarquillés. Plusieurs expressions traversèrent son visage : la stupéfaction, le doute, puis la colère. Je n'y prêtai pas attention, mon corps était trop occupé à avaler de l'air avec une voracité délirante. Mes membres tremblaient et je me sentais glisser le long de la Jeep. Noah bondit pour me retenir, mais je balançai mon poing, de toutes mes

forces. Je l'atteignis à un endroit sensible, violemment ; il se plia en deux, avant de tomber à genoux en grognant.

On demeura dans cette position pendant un moment, moi assise sur le béton froid, adossée au pneu, et lui recroquevillé, tout près. On se regardait, sans rien dire.

2

L'ENVELOPPE

Je savourais la chaleur qui irradiait de la cheminée à gaz, pendant que je me séchais les cheveux avec une serviette, assise au bord du foyer surélevé. À l'exception d'une faible lampe, les flammes dispensaient l'unique lumière de la pièce. Des ombres tapies dans les coins se cognaient la tête contre le plafond.

En balayant du regard la moitié de la maison occupée par Noah, je remarquai les tapis usés, les murs qui avaient besoin d'un coup de peinture et les encadrements de fenêtres en aluminium bon marché. Une bibliothèque miteuse, collée contre un mur, croulait sous les livres de poche et les autres meubles semblaient déglingués. Malgré cela, tout était bien rangé.

D'après ce que m'avait dit Jack, je savais que Noah partageait autrefois cet endroit avec un colocataire, jusqu'à ce que celui-ci parte s'installer avec sa copine. Noah s'était retrouvé seul, mais il avait les moyens de payer le loyer.

Meilleurs amis du monde depuis l'enfance, Jack et Noah, ces deux génies de l'informatique, avaient fini par mettre au

point un programme de protection très performant. Celui-ci avait été acheté par une société qui les avait également engagés en tant qu'analystes-programmeurs à temps partiel.

Le souvenir de Jack provoqua en moi un tumulte d'émotions. Cela faisait trois semaines maintenant que je vivais avec le chagrin de sa disparition, et c'était comme si une grosse pierre me broyait le cœur. Jusqu'à ce que je reçoive cette enveloppe.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé, nom de Dieu ? demanda Noah du coin de la bouche.

– Ne jure pas, s'il te plaît.

– Toujours aussi prude, hein ?

Je ne répondis pas, alors il ajouta :

– Ce n'est pas vraiment un juron, tu sais.

C'était un vieux débat. Je restai muette, la gorge encore endolorie. Ma voix avait maintenant un timbre rauque, plus ou moins sexy, qui m'inquiétait. Sans regarder Noah, je sentais que ses yeux me transperçaient.

– Bon, alors, qu'est-ce qui t'est arrivé, *nom d'un chien* ?

Je passai la main dans mes cheveux humides.

– J'ai eu une dure journée.

– Je ne parle pas de ça, Jocey, dit-il en employant mon surnom de gamine. Tu n'es plus du tout comme avant. C'est quoi, ce maquillage et ces cheveux blonds ?

– J'ai grandi ! Qu'est-ce que tu croyais ? Que j'allais rester une pauvre ringarde toute ma vie ?

Mon regard dériva vers les fenêtres noires qui dégoulinèrent de pluie.